1822 DIMANCHE 14 NOVEMBRE 1869 14me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50 — » » six mois 14 » » — » » un an 25 » »

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue Neuve, 1.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées la veille de la publication.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

Les annonces et les abonnements sont reçus :
A LILLE : chez M. BÉGHIN, libraire, rue de la Grande-Chaussée,
A PARIS : chez M. LAFFITE-LULLIER, 20, Rue de la Banque.

ROUBAIX, 13 NOVEMBRE 1869

Bulletin politique.

Le télégraphe nous signale un article du *Morning-Post*, qui offre pour nous un intérêt particulier. Dans cet article, que nous publierons *in extenso* aussitôt qu'il nous sera parvenu, le journal anglais dit que « dans le cas où le parti protectionniste obtiendrait la majorité au Corps législatif français pour des modifications au traité de commerce anglo-français, aucun cabinet anglais, ni aucun parlement anglais n'y consentirait. Le traité peut prendre son terme normalement mais les conditions n'en seront jamais modifiées.

Voilà le ministère français averti. A lui d'agir en conséquence.

Contrairement à ce qu'annoncent plusieurs journaux de Paris, nous pouvons affirmer qu'hier matin encore, M. Pouyer-Quertier n'avait pas accepté la candidature qui lui est offerte dans la troisième circonscription de la Seine.

Une amélioration progressive continue de se produire dans l'état du roi Victor-Emmanuel. S. M. a commencé jeudi à donner des signatures.

Un télégramme de Naples annonce que la princesse Marguerite est accouchée, jeudi soir, d'un prince.

On mande de Constantinople, 10 novembre :

« Le bruit a couru aujourd'hui à la Bourse que la réponse du Khédive, tout en étant conçu en termes respectueux, ne donnait pas satisfaction aux réclamations de la Porte sur la question de fond. »

J. REBOUX.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, vendredi 12 novembre.

On disait hier que M. Pouyer-Quertier refusait de se porter candidat dans la 3e circonscription. C'était en effet chose décidée avant-hier soir ; s'il s'est fait un revirement dans son esprit, il ne date que d'hier matin, et tant que je ne verrai pas sa profession de foi publiée dans les journaux, ou ses affiches placardées sur les murs, je ne croirai pas qu'il se décide à subir un échec certain. Il est descendu ici à l'hôtel du Louvre.

On se demande avec une certaine curiosité : M. Ledru-Rollin va-t-il arriver à Paris ? Les quelques milliers de braillards qui s'agitent dans les réunions publiques vont-ils essayer de se servir de son nom pour provoquer un mouvement immédiat? Ou bien le comité qui se sert de M. Rochefort n'a-t-il pas envoyé à Londres le candidat révolutionnaire, socialiste, que pour le soustraire à l'enthousiasme des frères et amis, et l'empêcher d'user sa popularité avant le jour du scrutin ? Je ne suis pas dans les secrets des comités ; mais tout est vraisemblable de leur part.

Le *Siècle*, a ce matin, un mot dur mais juste pour la candidature de M Ledru-Rollin : « Ce manifeste, dit-il, a tué la manifestation. » Il est certain que la lettre de l'exilé a effrayé les uns et n'a pas été comprise des autres. Ce n'était pas cela qu'on attendait de lui. Aussi sa candidature est-elle combattue par tous les journaux libéraux ; et, vînt-il à Paris, cette première impression ne saurait s'effacer.

On comprend le jeu de MM. Rochefort et consorts : ils voudraient que M. Ledru-Rollin fût arrêté, enfermé à Mazas, afin d'essayer de soulever le corps électoral en sa faveur. Si le gouvernement le laisse venir à Paris, il viole lui-même la loi et commet un acte de faiblesse, ou bien il se sert de lui comme d'un épouvantail, de même qu'on place des mannequins dans les jardins pour effrayer les oiseaux ; si le gouvernement le fait arrêter, il lui donne le prestige de la persécution. Le cas est embarrassant.

Reste à savoir si M. Ledru-Rollin jugera MM. Rochefort et compagnie gens assez sérieux pour rentrer en France escorté par eux. C'est ce que nous saurons ce soir.

A quelque distance de Paris, vous êtes bien placé pour apprécier avec calme la situation de la capitale ; et vous pouvez être affligé autant que surpris de l'importance qu'ont prise tout à coup les coryphées de la révolution. Soyez pourtant persuadé que la réaction, si elle se fait lentement, s'opère sûrement ; et la majorité commence à prendre pour mot d'ordre ce cri : A la rescousse les honnêtes gens ! A mon avis, voici ce qui va arriver : c'est qu'une alliance va se faire entre les conservateurs et les libéraux. Au mois de juin dernier, les conservateurs et les libéraux votèrent ensemble pour M. Jules Favre. Pourquoi, en ce moment, M. Rochefort peut-il paraître encore assuré du succès ? C'est qu'il ne se présente contre lui aucun candidat sérieux. Mais attendons la fin. La fin pourrait bien venir lundi prochain. Il y aura dimanche chez M. Jules Favre une réunion des députés de l'opposition. Il s'agira de s'entendre pour recommander aux électeurs des candidats honorables et capables de poursuivre l'œuvre de la liberté.

Supposez que tous les députés élus à Paris et dans les départements s'entendent pour recommander MM. E. Arago, Crémieux, Glais-Bizoin, Carnot, que tous les journaux libéraux engagent une campagne vivement menée pour soutenir ces candidats ; eh bien ! je crois qu'il se manifestera une énergique protestation de l'opinion publique, et que la majorité honnête saura réduire à l'impuissance une minorité factieuse. Il n'est plus question de faire une niche au gouvernement ; mais il faut faire les affaires de la liberté et ne pas donner une arme terrible aux partisans de la réaction.

Le conseil d'Etat a adopté le projet de sénatus consulte qui attribue aux conseillers municipaux la nomination des maires et des adjoints. Le choix des maires devra seulement être ratifié par l'administration.

M. H. Rochefort a dû arriver aujourd'hui à Paris, de retour de Londres. M. Ledru Rollin ne devait pas l'accompagner. On ne sait donc pas encore s'il se décide à rentrer en France. En revanche, on assure qu'il a été décidé à Compiègne qu'un sauf-conduit serait accordé à l'ancien ministre de la république, exilé par la république.

On annonce aussi l'arrivée de M. L. Blanc et de M. Barbès.

Le citoyen Lavertujon a déclaré hier dans une réunion publique qu'il se désiste de sa candidature. Quelle abnégation !

Il y aura, demain, conseil des ministres, à Compiègne ; mais on n'annonce plus cette fois de communication au *Journal officiel* pour le lendemain.

Le budget préparé par M. Magne, présentera, dit-on, un excédant de recettes d'une quarantaine de millions.

M. Schneider est attendu à son hôtel de la rue Boudreau dans le courant de la semaine prochaine.

On assure qu'un grand nombre de députés du tiers-parti et de la droite, imitant leurs collègues de la gauche, arriveront de Paris quelques jours avant l'ouverture à la session, afin de tenir des réunions préparatoires. Que d'intrigues vont se nouer !

On a annoncé à tort que l'ex-reine Isabelle allait abdiquer en faveur de son fils. Le *Mémorial diplomatique*, bien renseigné à cet égard, déclare que le manifeste de l'ex-reine n'aura pas le caractère qu'on lui avait attribué. « Il ne contiendra pas une renonciation aussi explicite ; mais il exprimera le vif désir dont la Reine est animée de son fils devenir un drapeau pour l'union des partis, et contribuer autant qu'il dépend d'elle à réaliser ce grand acte de patriotisme. »

La reprise du *Chevalier de la Maison rouge* qui devait avoir l'importance d'un événement politique ne sera même pas un succès de théâtre. La salle était comble ; j'avais vu, dans la journée, payer 150 fr. un fauteuil d'orchestre. La pièce a paru vieillie, elle n'est plus, pour le style et pour l'intrigue, au diapason du jour ; et le fameux tableau où les Girondins entonnent le chant célèbre a été sifflé par les uns, applaudis par les autres. A une heure du matin, les spectateurs, au lieu de songer à faire une manifestation, paraissaient pressés de rentrer chez eux.

Sous ce titre : « La grève des forgerons » le *Figaro* publie aujourd'hui une poésie de M. François Coppée. Je vous recommande la lecture de ce petit drame qui est un vrai chef-d'œuvre et qui vous prouvera qu'il y a encore des poëtes chez nous.

CH. CAHOT.

BOURSE DE PARIS DU 12 NOVEMBRE.

La spéculation s'est réveillée aujourd'hui sous l'impulsion donnée par des établissements de crédit intéressés au succès des émissions nouvelles. On assure que le comptoir d'escompte est chargé du nouvel emprunt turc ; aussi ses actions se sont-elles élevées en un instant de 680 à 705. Rien de plus justifié que cette hausse du comptoir. Mais les capitalistes ont le droit de demander que si la Turquie fait un nouvel appel aux capitaux, elle emploie ces fonds à l'accomplissement de projets civilisateurs, par exemple à la création de routes et de chemins de fer. La Rente et l'Italien marchent ensemble à la tête de la reprise ; l'une finit à 71.50, l'autre à 53.65. Ce sont les plus hauts cours cotés. Le Suez et les délégations sont lourds : 420 et 347. L'argent moins demandé à Londres a provoqué 1/8 de hausse.

CELLIER.

(*Autre correspondance*)

Paris, 12 novembre.

Voltaire, un soir, à la première représentation d'*Irène*, était couvert de couronnes et poursuivi des applaudissements d'une salle entière. Tout le monde se jetait à son cou pour l'embrasser. *Irène* était un mauvais drame, mais Paris adorait l'auteur, et l'auteur avait 75 ans passés. Le vieillard succombait sous le poids de son triomphe.

On étouffe ici, s'écria le patriarche de Ferney, mais on étouffe sous des fleurs.

Il fit signe de la main, et deux domestiques l'emportèrent.

En homme qui comprend les choses d'un seul coup-d'œil, Voltaire voyait bien que Paris est terrible dans ses enthousiasmes. Un homme détesté a la chance de lui échapper à l'aide d'un costume et d'un bon cheval ; un homme aimé devient pour Paris un hochet de tous les instants.

M. Henri Rochefort en fait, en ce moment, la dure expérience.

Fils de vaudevilliste, vaudevilliste lui-même, M. Rochefort a été longtemps un homme heureux.

Il y a quelques années, il occupait à la Préfecture de la Seine, grâce à la bienveillance du baron Haussmann, une place qui ne l'empêchait pas de travailler pour les petits journaux et pour les petits théâtres. N'étant pas très beau, ni très gai, il avait néanmoins un certain goût pour le plaisir ; il allait dans le monde qui touche de près aux coulisses ; il jouait un bac avec les jeunes beaux et les actrices ; il combinait avec Commerson une pièce assez amusante, intitulée : *La Vieillesse de Brididi*, son chef-d'œuvre. Bref, la vie était douce pour lui : ses jours et ses nuits étaient roses ; il pouvait passer pour un garçon heureux. M. Rochefort père (qui prend la particule), disait de son fils : « Heureux Henri ! »

Un jour, à la suite de quelques lignes insérées dans le *Figaro*, une ambition assez étrange bourgeonne tout-à-coup sur le front du jeune fonctionnaire. Il se fit homme politique du soir au matin. Homme politique ! Pour le devenir, M. Guizot a mis trente-cinq ans ; et M. Thiers, trente-sept. Cent, que je pourrais nommer, étudient toute leur vie pour essayer seulement de le devenir. « On ne l'est guère que lorsqu'on a des cheveux blancs, » a écrit Machiavel, qui s'y connaissait. Eh bien, non, voilà un jeune vaudevilliste, l'auteur de *la Vieillesse de Brididi*, qui

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 13 NOVEMBRE 1869.

— 22 —

TRISTAN DE BEAUREGARD

PAR LE

MARQUIS DE FOUDRAS.

(*Suite*)

XV.

UNE JOURNÉE AU CHATEAU.

Le baron se rapprocha de Tristan et lui dit à voix basse :

— Je suis bien fâché que les Briant soient ici, nous ne pourrons pas parler de nos projets.

— Je les ai, au contraire, engagés à venir pour faire diversion à l'embarras inséparable d'une entrevue de cette nature, car ma sœur est avertie. Il sera du reste, facile de nous absenter un moment sous un prétexte quelconque, pour causer de l'affaire qui nous occupe.

D'Igornay, qui avait un penchant décidé pour les mystères maladroits, parut enchanté de cet arrangement, et il en témoigna sa satisfaction par quelques-unes de ses phrases les plus embrouillées. Puis il revint, suivi de Beauregard, auprès de la table à ouvrage, autour de laquelle madame Briant, Alliette et Corinne s'étaient établies.

Quelles nouvelles nous apportez-vous, monsieur le baron ? — demanda madame Briant.

— *Les papiers* sont à la guerre, madame.

— Mais l'opinion est à la paix — ajouta Tristan.

— Malheureusement, mon cher comte, — reprit d'Igornay — car il faut en finir, vous m'entendez bien, n'est-il pas vrai ?

— Avez vous vu le nouveau sous-préfet? — demanda le docteur.

— Il est venu me faire sa visite, mais j'étais absent.

— On dit qu'il est marié et que sa femme ne se soucie pas de recevoir — dit madame Briant — ils veulent sans doute faire des économies.

— On m'a assuré qu'elle venait de perdre un enfant — ajouta obligeamment Alliette et que c'est pour cela...

— Prétexte — murmura madame Briant, qui en voulait à la femme du sous-préfet, à laquelle elle avait déjà fait trois visites qui ne lui avaient pas encore été rendues.

— Ce n'est malheureusement que trop certain — dit Beauregard, toujours équitable et vrai, quand ses mauvaises passions n'étaient pas excitées.

— Oh ! la pauvre femme ! je la plains ! — s'écria madame Briant avec une sensibilité affectée. — Corinne, la première fois que nous irons à la ville, il faudra lui donner un témoignage de notre sympathie. Une mère qui pleure son enfant, c'est si intéressant !

La conversation se prolongea ainsi insignifiante et cependant non interrompue, jusqu'au moment où on vint annoncer que le dîner était servi. Tristan, Alliette et Corinne étaient pourtant spirituels et instruits ; mais leur esprit et leur instruction ne pouvaient pas leur servir avec des gens pour lesquels la causerie n'était jamais qu'un comérage plus ou moins médisant. Une chose avait toutefois frappé Beauregard, au milieu de toutes ces niaiseries, et elle était restée dans sa mémoire comme un renseignement utile, bien qu'il en eût reconnu l'insigne fausseté. Il avait entendu, sans le vouloir, quelques mots échangés à voix basse, entre le baron et madame Briant. Le premier s'exprimait avec enthousiasme sur la beauté d'Alliette, et l'excellente épouse du docteur, en se rangeant à son avis, n'avait pas manqué d'ajouter qu'il était bien fâcheux qu'une aussi charmante jeune fille eût une santé aussi *déplorable*. D'Igornay n'avait pas sourcillé à cette obligeante communication ; mais Tristan pensait qu'elle avait dû, néanmoins, jeter un peu de trouble dans son esprit.

Le dîner fut assez gai. Beauregard et Alliette en firent les honneurs avec une simplicité délicate qui charma leurs convives. Madame Briant continua son système de flatteries à brûle pourpoint ; le baron fit de nombreuses excursions *de l'autre côté* ; César mangea comme un chasseur et but comme un templier et le bon docteur manqua deux ou trois fois de s'étrangler en écoutant les variations et les flagorneries de sa femme.

A sept heures précises, Lazare parut dans la cour, suivi de Fanchon la Esmeralda ; on amena la Biche et Rognolet, ainsi que les chevaux de Tristan et d'Alliette, et la cavalcade ayant pris congé des Briant, se dirigea vers les bois qu'il fallait traverser pour retourner chez les d'Igornay.

Comme Tristan avait aidé Corinne à se mettre en selle, madame Briant ne douta pas qu'il ne la demandât promptement en mariage, et son mari fut un peu de cet avis : il trouvait sa fille assez jolie pour justifier cette espérance.

— Eh bien ! monsieur le comte — dit le baron à Beauregard dans un moment où ils étaient tous un peu en arrière de leurs compagnons.

— Eh bien ! j'ai parlé à ma sœur, et, comme je le prévoyais, je l'ai trouvée fort touchée de votre désir de l'avoir pour belle fille. Son accueil a dû aussi vous le prouver. La seule objection qu'elle m'ait faite est notre grand deuil ; je pense que vous trouverez qu'elle est toute naturelle.

— En ne faisant pas de noce, cette objection tombe d'elle-même — reprit le baron.

— Il faudrait au moins laisser s'écouler les six premiers mois — repartit Tristan. — Ce délai aurait d'ailleurs l'avantage de mettre ma sœur et César à même de se connaître et de s'apprécier.

Le baron ne répondit rien, mais sa physionomie exprima un si prodigieux étonnement qu'il n'eût tenu qu'à Beauregard de croire qu'il avait dit la chose la plus absurde du monde.

— Est-ce que vous ne m'approuvez pas, baron ? — demanda-t-il.

— Se connaître quand on doit passer sa vie ensemble ! mais rien n'est plus inutile, mon jeune ami. Cela n'est bon que pour les gens auxquels le temps manque.

Cette manière d'envisager une question aussi grave laissait si peu de ressource à Tristan, qu'il se résigna, malgré lui, à recourir au moyen que l'obligeante insinuation de madame Briant lui avait suggéré.

La rougeur sur le front, la honte et la douleur dans l'âme, il se rapprocha de d'Igornay, et bien qu'il ne pût être entendu de sa sœur qui galoppait en avant avec Corinne et César, il dit à voix basse :

— J'ai un secret à confier à votre loyauté.

— Il me semble que j'entends le comte votre père ; parlez, mon jeune ami, je vous écoute.

— Ce que je vais vous dire restera entre nous? — demanda Tristan, fortifié dans sa coupable résolution par les paroles qu'il venait d'entendre.

— Foi de gentilhomme ! — s'écria d'Igornay en mettant la main sur son cœur.

— La santé de ma sœur me donne les plus vives inquiétudes — dit Tristan avec une précipitation qui eût trahi son trouble s'il avait eu affaire à un auditeur plus avisé.

— Je le sais — répondit froidement d'Igornay,

Eh bien ! dans cette situation, croyez-vous qu'il soit bien loyal à moi de laisser ma sœur se marier ?